

malheureux qu'il nous semble que nous avons des remords !

— Il se peut, dit froidement Anne, que vous ayez des remords !

Elle s'arrêta en regardant Gaston ; de grosses larmes tombaient goutte à goutte des yeux éteints de l'aveugle.

Marie s'était accroupie près de la cheminée, les bras sur ses genoux et la tête dans ses mains, presque roulée en boule. C'était la seconde fois que Jean la voyait ainsi. Le sentiment d'horreur qui lui avait traversé le cœur la première fois le saisit de nouveau ; il pâlit, et tendant les bras du côté de sa sœur, il cria :

— Marie !

Un léger frémissement remua un instant les épaules de la jeune fille. Ce fut tout.

Gaston sortit.

Jean, immobile, regardait sa mère et sa sœur ; la terreur et le désespoir remplissaient son cœur.

Au moment où Anne allait parler, un bruit effroyable se fit entendre.

Jean sortit, il avait entendu un cri de Gaston.

L'escalier vermoulu venait de s'écrouler, et Gaston gisait au milieu des décombres.

— Un prêtre, disait-il, vite, Jean, un prêtre et un notaire, mon fils.

— Le prêtre suffit, dit Anne à des curieux attirés par le bruit, allez chercher un prêtre, et un médecin si vous voulez !

Jean soutenait sur ses genoux la tête de Gaston.

On arriva enfin, et Gaston fut transporté dans son lit. Le médecin ordonna de placer à la tête quelques sangsues.

— Vite des sangsues, dit Jean.

— Ne pourrait-on pas dit Anne, avec une certaine hésitation en *emprunter* chez nos voisins ?

Jean regarda sa mère ; mais la gravité de la situation ne lui permit pas de s'arrêter à ce qu'elle venait de dire, et toute son attention se reporta sur Gaston.

Gaston ouvrit les yeux, et demanda de nouveau un notaire.

Anne alors s'approcha, et lui dit avec une douceur qui n'appartenait qu'à elle, et dans laquelle Jean la sentait plus impénétrable que le marbre :

— Mon frère, les soins du corps et les soins de l'âme doivent seuls nous occuper en ce moment ; je vous en prie, ne pensez pas aux affaires.

Les yeux éteints de Gaston s'arrêtèrent un instant sur le visage d'Anne, qui rougit et recula vers le pied du lit, comme s'il avait pu la regarder.

Jean tenait les mains du blessé.

— Comment vous trouvez-vous ? lui dit-il.

— Je me sens perdu, dit Gaston. Mon cher enfant, ajouta-t-il avec effort, dans quelques instants, je ne serai plus ici pour vous soutenir et vous encourager. Ne faites jamais, ne dites jamais rien de contraire à l'ordre, à la vérité, à la beauté, et supportez toutes les misères plutôt que de rester dans l'atmosphère de cette maison, où votre âme étoufferait ; moi, je vais à Celui qui est la vérité, la beauté et l'ordre.

En ce moment, le prêtre arriva, et Gaston s'étant confessé reçut les derniers sacrements. Anne assista à la cérémonie visiblement inquiète des allées et venues qui se faisaient dans la maison ; et s'assurant de temps à autre que la clef de sa chambre ne l'avait pas quittée.

— J'ai soif, dit Gaston.

— Donnez-lui un quartier d'orange, dit le médecin, mais il se meurt.

Anne sortit.

Jean ne la voyant pas revenir, sortit à son tour, et la trouvant dans la cuisine, il lui demanda une orange pour son oncle.

— Puisqu'il va mourir, dit Anne, cette dépense est inutile.

Anne avait retenu dans certaines limites la passion qui la dominait, tant que cette passion était restée inconnue ; mais à partir du moment où le hasard mit Marie dans le secret, une digue fut rompue, Anne *parla*, et par ce seul fait transporta la force, l'activité de cette passion dans le domaine des faits extérieurs, qu'elle n'avait pas encore envahi.

Un fait remarquable, c'est que l'homme qui ne se confesse pas est porté par une force invincible à *parler* de sa passion ou de son crime, comme si l'homme était trop faible pour porter le poids de son néant. Il faut absolument qu'il s'en décharge, il faut absolument ou qu'il se *confesse* ou qu'il *parle*.

Anne ne ménageait donc plus rien, au moins dans sa maison, et si elle avait pu croire qu'une seule personne connaît le secret en dehors de ses murs où elle enterrait sa vie et ses enfants, elle se fût montrée sans retenue, le cercle d'action de sa passion ne fût élargi, et peut-être que Marie, Jean et elle seraient morts de faim près de son trésor.

Elle refusa donc l'orange, et Jean, terrifié, rentra dans la chambre où reposait Gaston.

Gaston ne parlait pas, et ses mains tremblantes cherchaient vaguement sur le lit ; il cherchait une autre main, la main d'un ami.

Au moment de quitter ce monde, nous voulons être tenus par ceux que nous aimons, il nous semble qu'un gouffre va s'ouvrir, et que nous allons y tomber. Nous voulons être retenus, nous nous accrochons à la main amie qui nous est tendue, c'est que nous ne connaissons que la profondeur des abîmes. Ce qui est infini nous épouvante, nous ne connaissons pas la profondeur des cieux, où nous attend la paix. Au moment de nous envoler, il nous semble que nous allons être précipités, et notre main débile, déjà insensible, veut sentir encore le contact de ce monde.

Jean se saisit des mains du vieillard, et sur sa bouche déjà froide, la lueur d'un sourire passa ; se sentant tenu, il crut au sommeil et expira.

Alors Jean et Anne se trouvèrent seuls en présence.

Au moment où Jean allait parler, le notaire qui avait été demandé entra.

Anne se leva avec le premier mouvement léger que Jean lui eût vu de sa vie, et dit au notaire :

— Il est trop tard, notre cher parent vient d'expirer.

La vie intérieure d'Anne ne se révélait que par les inflexions de sa voix. A ce mot *il est trop tard*, prononcé par elle, Jean sonda la profondeur et l'horreur des joies de sa mère, et le déchirant spectacle du visage de Gaston mort soulagea son cœur ; il pleura.

En province, si un événement heureux ou malheureux survient dans une famille, la ville entière ne tarde pas à le savoir, et chacun y prend part, selon les sentiments de son cœur.

La mort tragique de Gaston fut bientôt le sujet de toutes les conversations, et l'opinion générale fut qu'Anne d'Armagnac était une femme terriblement éprouvée.

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.